

Tinariwen, Bassekou Kouyaté, Les Filles de Illighadad: les artistes maliens et nigériens s'invitent dans les salles de rock de Lausanne et Genève. Explications

ELISABETH STOUDMANN

Sahel ► Aux Docks de Lausanne, en ce vendredi 3 mars, la salle est archicomble. Mark Kelly égrène ses chansons folk en solo. Quand les musiciens du groupe Tinariwen entrent en scène, le public est prêt: un drapeau berbère est suspendu au balcon et les ovations, sifflets et applaudissements sont fournis. Le 23 mars, ce sera au tour de Bassekou Kouyaté de fouler les planches du Romandie. Et le 3 avril, à Genève, la Cave 12 invite Les Filles de Illighadad, un groupe de femmes touarègues originaires du Niger. Elles s'approprient un instrument, la guitare, d'ordinaire réservé aux hommes (rencontre à suivre dans *Le Courrier*).

Pour Remi Bruggmann, programmateur au Romandie, il s'agit avant tout de «proposer une offre diversifiée. Le fait que ces groupes aient une approche assez rock nous aide à les programmer. Bassekou Kouyaté, en ajoutant à ses instruments à cordes traditionnels des pédales wah-wah, les rend très proches des sonorités d'une guitare électrique.» Fernando Sixto, de la Cave 12, s'intéresse quant à lui à «toutes les formes de musique africaines ou extra-occidentales qui, tout en conservant leurs racines, osent aller vers quelque chose de plus moderne, de plus rock, avec un son un peu sale.» Il les découvre via des labels prescripteurs, comme l'américain Sublime Frequencies, ou Bongo Joe, basé à Genève.

Pas de musique à Kidal

Tinariwen, groupe pionnier et culte d'une scène touarègue aujourd'hui en pleine explosion, a séduit par ses guitares et par son blues, nommé *assouf* en langue tamashek. «Ce qu'on ressent dans le désert est différent de ce qu'un étranger peut y ressentir, explique Abdallah Ag Alhousseyni dans les loges des Docks. Un étranger voit le

HORS DU DÉSERT



Bassekou Kouyaté ajoute à ses instruments à cordes traditionnels des pédales wah-wah, se rapprochant ainsi des sonorités d'une guitare électrique. FEDERICO PEDROTTI

danger, l'immensité, mais assez rapidement, il peut s'y retrouver grâce à des repères matériels qui lui sont familiers. Alors que celui qui quitte le désert ne va jamais retrouver son empreinte. De là vient cette sensation de manque qui remonte à la nuit des temps, depuis que les hommes vivent dans le désert. Sans moyens de communication, il a toujours été difficile de se retrouver. La culture nomade impose de bouger tout le temps; les campements sont isolés les uns des autres; on ne cesse de partir. C'est ce qui crée la nostalgie.»

Depuis que le nord du Mali est devenu un champ de bataille et de trafics en tous genres, les musiciens de Tinariwen, à l'exception du percussionniste Saïd Ag Ayad, ont quitté Kidal, au cœur de l'Adrar des Ifoghas, massif montagneux du Sahara. Certains se sont installés un peu plus loin, dans la ville oasis de Tessalit, d'autres à Tamanrasset en Algérie, une agglomération à forte densité touarègue. «A Kidal, tu es pris au milieu de l'armée et de la résistance. Je ne suis pas un militaire. Je ne suis pas non plus un nomade et, en tant qu'artiste, je ne peux rien faire. Aucune musique n'a droit de cité à Kidal. On ne parle pas de musique. On n'y pense même pas», poursuit Abdallah alors que Saïd renchérit: «Même trouver de la nourriture est difficile. Il en arrive encore épisodiquement d'Algérie, amenée par des Touaregs, et un peu du Mali amenée par les Sonraï.»

Disséminés entre ces différents lieux de vie, les membres du groupe ne se voient pas ou très peu. Les tournées à l'étranger sont l'occasion de gagner de l'argent, mais aussi d'échanger et d'enregistrer. *Elwan*, leur dernier et somptueux album (lire le Mag du 17 février), a d'ailleurs été réalisé entre un désert californien et une oasis au sud du Maroc, à deux ans d'intervalle.

Bassekou Kouyaté, originaire de la petite ville de Garama, vit à Bamako depuis des

années. Il y dirige de main de maître le groupe Ngoni Ba, une formation familiale constituée presque exclusivement de n'gonis, luths à trois cordes qui ont été ici amplifiés pour plus de distorsion. Bassekou Kouyaté est un grand bonhomme, bon vivant et de caractère joyeux, que tout le monde respecte dans son quartier, où il est d'ailleurs actif politiquement au sein d'un nouveau parti libéral.

Ne pas baisser les bras

Joint par Skype, il s'anime dès qu'on évoque la situation actuelle à Bamako. «Avant la crise de 2012, on ne devait lutter que contre la piraterie. Maintenant, il y a toujours la piraterie, mais en plus, à cause de la situation économique catastrophique, il n'y a plus de producteurs. Et ce n'est pas l'Etat qui va nous aider! Au Mali, il n'y a aucun système de subvention aux artistes. Nous devons trouver une solution.» Bassekou Kouyaté est invité à se produire lors de toutes les manifestations d'envergure. Il est aussi apprécié de toutes les grandes personnalités d'Afrique de l'Ouest. Mais il vit principalement des nombreux concerts donnés en Europe et aux États-Unis. Sitôt l'argent gagné, le musicien rentre au Mali. Sitôt l'argent dépensé, il repart.

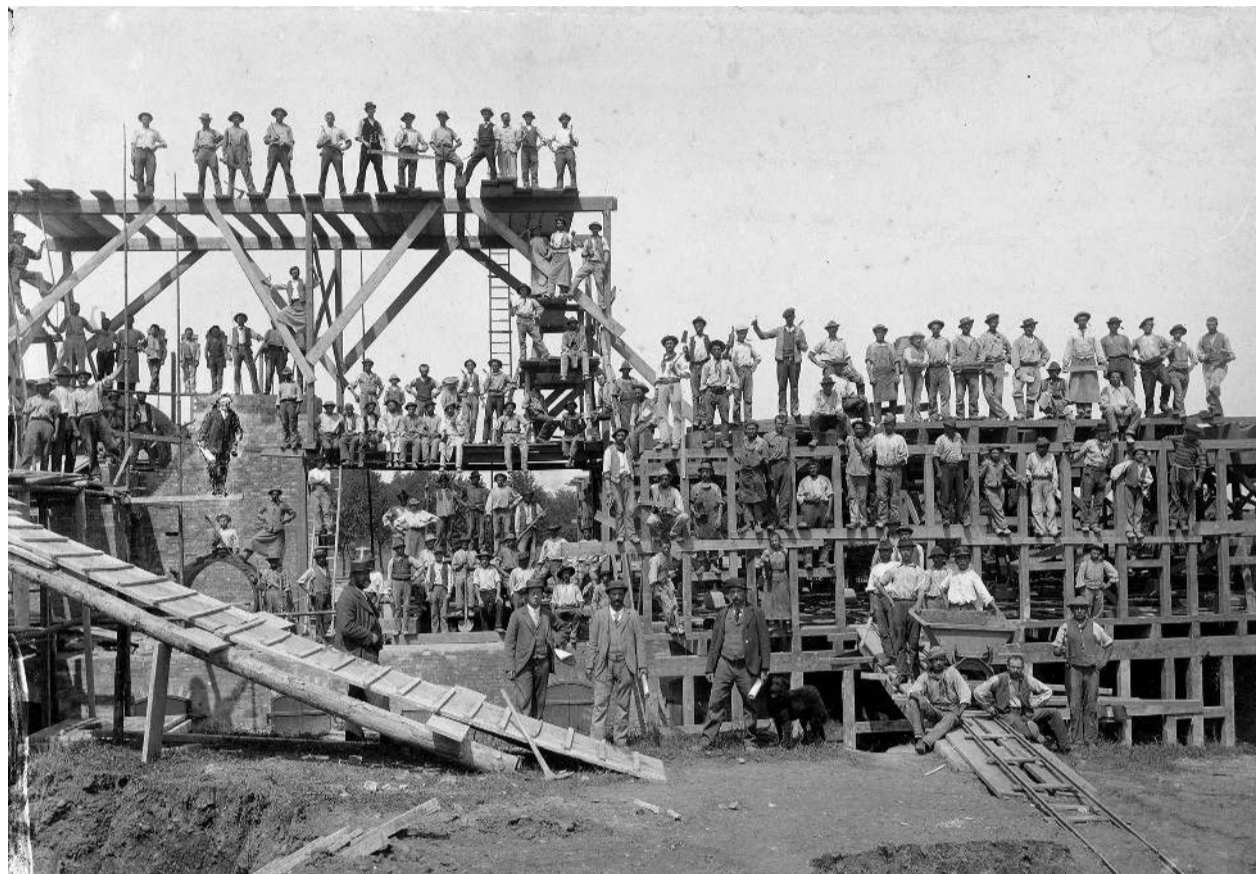
Et entre deux tournées, il produit seul, envers et contre tout, un nouvel album dans lequel il a bien l'intention de dénoncer la situation actuelle. «Je veux continuer. Faute de moyens, les nouveaux artistes maliens ne font plus qu'un ou deux morceaux ou des clips. Composer un album est une façon de poser un jalon dans ma musique, de faire de la recherche. Ce n'est pas le moment de baisser les bras. Sinon, ça veut dire que les djihadistes ont gagné!»

Bassekou Kouyaté & Ngoni Ba (avec le groupe helvético-malien Kala Jula) je 23 mars au Romandie, Lausanne. www.leromandie.ch

Les Filles de Illighadad, lu 3 avril à la Cave 12, Genève. www.cave12.org

Le travail en Helvétie est au cœur d'une grande exposition photographique au Musée national suisse de Prangins

LABEUR SUISSE



Début de la construction du four de la tuilerie d'Allschwil, en 1898. Une photo d'Eduard Müller. MUSÉE NATIONAL SUISSE

SAMUEL SCHELLENBERG

Histoire ► Pas étonnant que l'image fasse l'affiche de l'exposition: elle est magnifique. Photo de groupe prise en 1898 à la briqueterie mécanique d'Allschwil, elle montre quelque 120 travailleurs alignés sur des échafaudages, fiers de poser chapeau sur la tête. Une femme au centre complète le tableau, derrière un gros chien noir, alors que le photo-

graphe Eduard Müller s'est littéralement découpé sa place à la gauche du cliché...

Au Musée national suisse (MNS) de Prangins, des dizaines d'images comme celle-ci racontent «Le Travail» en Suisse. La matière première est photographique, ce qui impose un cadre temporel de quelque 170 années: le plus vieux cliché du parcours est un daguerréotype de 1845, sur lequel figure le personnel d'une manufacture

horlogère de Saint-Imier. Quant aux photos les plus récentes, elles datent de ces dernières années. A l'image d'une plongée dans les entrailles du CERN par Andri Pol (2013-2014), où se côtoient collisionneur de particules et chercheur barbu perplexe devant une machine à café en panne. Sans oublier la délicieuse série sur les bureaux de poste condamnés à disparaître en Suisse romande – un travail signé Jean-Luc Cramatte (2001-2006).

Au fil de dizaines de photos et d'une mosaïque de regards – ceux de photoreporters, d'autodidactes ou d'amateurs –, on passe en revue toute l'évolution du travail en Suisse. De l'industrie au tertiaire, des usines aux bureaux, du travail manuel à l'automatisation, la métamorphose se fait en parallèle à celle du médium qui immortalise la mutation, et du métier de photographe. Passant de différents formats analogiques au numé-

rique, les images sont issues des fonds multimillionnaires du MNS.

D'abord chronologique, l'exposition prend le temps d'approfondir certaines thématiques, comme le labeur en temps de guerre, la migration de la main-d'œuvre, la féminisation des emplois – fantastique portrait d'une agente de la circulation zougnoise en 1970 – ou les rapports maîtres-élèves.

En cargo sur le Léman

La proposition s'intéresse aussi aux luttes pour l'amélioration des conditions de travail et pour l'obtention de temps libre, avec photos de grèves ou de diverses manifestations. Il est ainsi rappelé qu'en 1877 une première loi fédérale limite la durée du travail quotidien à onze heures – dix le samedi –, avec interdiction de travail en usine pour les moins de quatorze ans.

Au gré d'un accrochage par grappes d'images, la deuxième salle présente des métiers ou environnements de travail disparus. Du bureau sans ordinateur à la vannière et au typographe, en passant par la tresseuse de paille, le fabricant d'éponges ou la standardiste: le voyage comporte une dimension nostalgique, même si ces métiers étaient souvent difficiles et terriblement genrés.

L'exposition raconte aussi les grands chantiers comme la construction de la ligne du Gothard ou celle du Lötschberg, part en reportage dans une charbonnerie et sur les traces des pêcheurs du lac de Zurich, ou aligne plusieurs photographies d'entreprises – une mention pour celle de la brasserie Cardinal, où la distinction entre ouvriers et cadres tient au verre de bière qu'ils tiennent à la main, de taille inversement proportionnelle à leur place dans la hiérarchie.

Présenté en 2015-2016 au siège zurichois du MNS, «Le Travail» s'égrène aussi en cartes

postales – plus que jamais mis en scène, le travail y devient pittoresque –, et projette sur grand écran de prodigieux clichés stéréoscopiques à regarder avec des lunettes 3D. Ils nous emmènent en cargo sur le Léman, dans les champs en pleine récolte, à la brasserie Wardeck de Bâle, etc.

Au fil de dizaines de clichés et d'une mosaïque de regards, l'expo passe en revue toute l'évolution du travail en Suisse

On peut regretter que la thématique de la sortie du travail soit absente de l'accrochage, un an après le vif débat autour du revenu de base inconditionnel. Quant à la station thématique sur les luttes liées au labeur, elle aurait pu rendre hommage à l'assurance invalidité et à ses bénéficiaires. L'exposition n'en est pas moins admirable dans sa manière d'embrasser son sujet, donnant par exemple une place importante aux travailleurs immigrés, indispensables à la construction de la Suisse moderne, de même qu'aux femmes, intelligemment mises en valeur dans tous les chapitres du parcours. |

Musée national suisse, Château de Prangins (VD), jusqu'au 15 octobre, ma-di 10h-17h, ouvert lu de Pâques, je de l'Ascension et lu de Pentecôte, www.chateaudeprangins.ch

Le musée organise plusieurs journées spéciales en lien avec l'exposition, avec entrée libre et activités gratuites, les 1^{er} et 21 mai, 1^{er} août, 9, 10 et 24 septembre.

Une publication bilingue français-allemand, richement illustrée, accompagne l'exposition.

Le spleen désertique des Filles de Illighadad

Niger ► Lundi soir à la Cave 12, trois musiciennes touarègues ont subjugué le public. Rencontre avec Les Filles de Illighadad, emmenées par la première guitariste électrique du Sahel.

Lundi soir, dans l'ancre genevois des musiques aventureuses. La Cave 12 reçoit Les Filles de Illighadad, du nom du village d'origine de Fatou Seidi Ghali, Alamnou Akrouni et Mariama Assouan. Un échange de regards et elles commencent à jouer. D'abord hésitant, le rythme du *tendé*, un mortier surmonté d'une peau de chèvre tendue par deux piliers, trouve sa cadence. La première bat la mesure avec un bâton, la seconde frappe sur unealebasse renversée, plongée dans une bassine d'eau, la troisième claque dans ses mains.

Sur cette pulsation rudimentaire, trois voix s'élèvent, douces et perçantes, tissant un motif appel-et-réponse typiquement rural. Pas de guitares – elles viendront plus tard –, juste l'exacte réplique d'une longue tradition associée au labeur. Le public est bouche bée. Cette entrée en matière d'une demi-heure environ sera suivie d'un second set, électrique, joué debout avec le renfort d'Ahmoudou Madassane, guitariste rodé aux côtés de Mdou Moctar notamment. Dans le sillage du blues hypnotique du groupe phare Tinariwen, ce set-là serait plus conventionnel si l'une des deux guitares n'était tenue par Fatou Seidi Ghali. Fait rarissime dans le monde musulman: rappel que les sociétés touarègues, matrilineaires, accordent une place importante aux femmes.

«Nous sommes libres. Le jour où nous auront des maris, ils devront accepter que la musique passe avant tout.» Assénée avec aplomb, l'affirmation est ponctuée d'un rire collectif. Fatou Seidi

Ghali, Alamnou Akrouni et Mariama Assouan parlent tamasheq, Ahmoudou traduit. La discussion a lieu en loges, où les trois femmes se sont préalablement changées pour la séance photo. Leurs tenues d'un bleu profond et leurs parures dorées sont éblouissantes; leur désinvolture et leurs rires trahissent leur jeune âge – officiellement, elles ont 20 et 21 ans, même si l'acte de naissance n'a qu'une valeur relative dans le désert.

Il y a encore six mois, elles n'avaient jamais quitté la région d'Illighadad. En novembre 2016, une première tournée européenne – passée par Le Bourg, à Lausanne – a marqué la sortie d'un disque édité par Sahel Sounds. Un label de musiques sahariennes fondé par Christopher Kirkley, originaire de Portland (Oregon). «J'adore le blues américain, surtout Jimi Hendrix, confie Ahmoudou Madassane. J'habite à Agadez, mais je reviens souvent à Illighadad.» La métropole résonne de toutes les musiques, la pop *haoussa* en particulier, avec ses voix trafiquées à l'AutoTune, mais aussi le rock de Bombino, star touarègue. «Avant, raconte le musicien, Fatou jouait de la takamba (*luth à une corde, ndr*). Un jour, son grand frère a apporté une vieille guitare acoustique à trois cordes et l'a laissée au village. Fatou a commencé à s'entraîner dans son coin.» Une vidéo filmée lors d'un mariage a fait le buzz, amplifiée par la culture de l'échange bluetooth, le peer-to-peer sahélien. Subjugué, Christopher Kirkley est venu à Illighadad enregistrer Fatou Seidi Ghali et ses cousines.

«Elles espèrent donner une image différente des femmes nigériennes», traduit Ahmoudou. Il déplore que les Touaregs aient mauvaise réputation, car ils portent les mêmes turbans que ceux qui font

Du Sahel aux salles de concerts européennes. JEAN-PATRICK DI SILVESTRO



du banditisme dans le désert. «L'Etat nigérien n'a pas confiance, mais il nous laisse tranquille. On ne peut pas contrôler les Touaregs, ce sont des chameaux», ajoute le jeune homme avec fierté. Aujourd'hui, l'activité des Filles rapporte au village des dividendes non négligeables, alors que la sécheresse met à mal récoltes et bétail.

Jusqu'ici, Les Filles de Illighadad s'occupaient des troupeaux, de la cuisine, de l'approvisionnement en bois et en eau du puits, mais leur avenir pourrait changer sensiblement. Elles ont commencé à composer leurs propres chansons, à côté du répertoire *tendé* traditionnel. Les thèmes

tournent autour de l'amour, de la nostalgie au moment d'emmener paître le bétail loin du village, de la religion aussi. Et de la sécheresse: «Il y a beaucoup d'eau ici», lâche Mariama Assouan, questionnée sur ses impressions de la Suisse. «On aimerait bien en avoir autant. Je vais peut-être acheter une maison ici (*rires*).»

En attendant, avec la guitare Fender et l'ampli acquis grâce aux revenus de la première tournée, Fatou Seidi Ghali et ses cousines ont enregistré en Allemagne un album qui paraîtra cet automne. Si en plus il pleut à Illighadad... RODERIC MOUNIR
Les Filles de Illighadad, 2016, vinyle ou digital (Sahel Sounds).